

La *Maison*  
des *L*evasseur

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et  
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Rivard, Julie, 1977- , auteure

La maison des Levasseur / Julie Rivard

Sommaire : [1]. 1958, le grand bouleversement

ISBN 978-2-89783-147-9

I. Rivard, Julie, 1977- . 1958, le grand bouleversement

PS8635.I937M35 2019 C843'.6 C2018-942706-X

PS9635.I937M35 2019

© 2019 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Sybiline

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca



*Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.*

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

JULIE RIVARD

La *Maison*  
des *Levasseur*

1958. Le grand bouleversement



LES ÉDITEURS RÉUNIS



*À tous ceux et celles qui, de près ou de loin, me soutiennent  
et m'encouragent dans la réalisation de mes livres. Vous êtes précieux!  
Et vous avez certainement compris qu'un roman, c'est un  
grand voyage passionnant juste au bout des doigts!*



# 1

## La lettre

— Ben voyons donc, j’arrive pas à le croire ! s’exclama la mère de famille. Olivia ? Olivia, es-tu là ?

— Je suis dans la cave, répondit une voix lointaine.

— Viens ici, ma belle fille, ça presse !

La jeune femme remonta les marches trois par trois, se tenant la jupe d’une poigne ferme. Elle craignait qu’un de leurs animaux ne soit tombé malade ou que l’eau de pluie ne se soit infiltrée à nouveau par le toit, causant de plus gros dégâts qu’auparavant. Au lieu de cela, Olivia retrouva sa mère cimentée sur place, face au lavabo de la cuisine, une enveloppe décachetée et une lettre à la main. Olivia avait du mal à cerner l’émotion de Marion. Elle n’était pas effondrée. Elle ne pleurait pas. Une chose était sûre, toutefois, une nouvelle inattendue venait de la sidérer. Mais était-ce une heureuse ou une mauvaise nouvelle ? Olivia coula un regard au-dessus de son épaule. Elle aperçut le sceau d’un notaire au pied de la lettre. Elle lut cette dernière en diagonale. Époustouflée, Olivia dévisagea sa mère.

— Qu’est-ce qu’on va faire avec ça ?

— J’en ai aucune idée, ma fille. Aucune espèce d’idée.

Les deux femmes restèrent clouées au carrelage, à digérer l'importante nouvelle et à en soupeser le pour et le contre.

\* \* \*

La maison attendait, vacante. Elle était en pleine pause depuis quelques années. Personne ne l'avait habitée. Elle était majestueuse, mais négligée. Une grande victorienne beige sable à bardeaux usés. Comme bien des demeures ancestrales, elle était ceinturée par une galerie agrémentée d'une balançoire suspendue. Il y avait fort longtemps que cette balançoire n'avait pas valsé, si ce n'étaient les grandes rafales qui, par temps plus froid, la secouaient un peu. Les deux portes principales, celle de devant tout comme celle donnant sur le lac, mouraient d'envie d'être repeinturées. Leur rouge n'était plus aussi vif qu'auparavant. Mais la demeure était toujours là, bien droite, avec son charme mystérieux et ancien. Comme un secret du passé. Personne ne la fréquentait, hormis quelques jeunes baigneurs qui, après avoir batifolé dans l'eau, se faisaient sécher sur la galerie arrière. Ils se racontaient des histoires de peur et se mettaient parfois au défi d'y pénétrer de manière clandestine afin d'en explorer les recoins et de se laisser épouvanter par ses fantômes. On avait eu vent aussi de certains travailleurs communément appelés «*jobbeurs*» qui auraient osé camper dans la demeure abandonnée, faute de payes assez grasses pour se payer un petit loyer temporaire au village. Son dernier propriétaire ne l'avait jamais habitée (allez savoir pourquoi!), ce qui ajoutait à son aura de mystère. Pourtant, une sérieuse dose de menuiserie, d'électricité et de cœur à la tâche suffirait à lui redonner sa chaleur et son lustre d'antan. Après tout, cette maison



datant du début du siècle était unique dans la région, avec sa tourelle flanquée d'une petite terrasse style belvédère et sa vue imprenable sur le lac. Une fleur fanée. Un joyau déchu. À moins que le sort ne joue enfin en sa faveur. Mais les paroissiens n'y croyaient plus.

\* \* \*

La famille Levasseur était réunie au salon. Tandis que la mère versait du thé dans des tasses alignées sur la table basse, le père achevait de corder une vingtaine de bûches de merisier près du foyer. Ce n'était que la mi-août, mais il voulait s'assurer que son bois serait parfaitement sec une fois la fraîche de septembre installée. L'atmosphère était plutôt silencieuse, ce qui était tout sauf coutumier dans cette famille débordante de personnalité. En temps normal, les Levasseur occupaient leurs dimanches à jouer aux cartes, à se divertir autour d'un feuilleton radiophonique ou à regarder une émission de variétés sur l'une des trois chaînes de télévision. Ce soir, toutefois, les parents avaient rassemblé leurs trois filles, Olivia, Raquel et Béa, pour décider de leur avenir. Rien de moins.

— Comme vous le savez, amorça Reynald de sa voix de tonnerre, votre mère a reçu une lettre ben importante.

Pour l'avoir lue à la cuisine, Olivia en connaissait déjà le contenu. Mais elle n'était pas parvenue à se faire une tête pour autant. Tant d'incertitudes l'assaillaient. Tant de questionnements sans réponses. Elle ne savait pas si elle devait s'en réjouir ou s'en attrister. Étant l'aînée, elle s'efforçait d'avoir l'air posée et mature, comme en toute circonstance, d'ailleurs. Elle était une jeune femme forte, limite

garçonne, brillante et pleine d'orgueil. Puis, elle aimait trop sa petite sœur Béa pour se laisser aller à des émotions qui risqueraient d'ébranler la fillette. Une fois sortie de ses songes, Olivia posa de nouveau un regard attentif sur le paternel. Il poursuivit :

— Votre vieille tante Anna, que vous avez juste vue en portrait, est morte y a dix ans.

— Ben là ! réagit Raquel, avec toute la spontanéité qui la caractérisait. En quoi c'est une nouvelle, ça ?

Le père soupira au-dessus de son épaisse moustache. La mère distribua alors des sablés au beurre faits maison. Elle en offrit d'abord à son mari, puis à ses trois enfants, avant de reprendre le fil de la conversation.

— Toujours est-il qu'elle a légué sa résidence à son seul survivant, son fils Denis. C'est un cousin que j'ai jamais vraiment côtoyé. La raison est simple : il a toujours été *foreman* à Churchill Falls, au Labrador.

— C'est-tu à côté de la Chine, ça ? s'enquit la petite Béa, les yeux ronds comme des assiettes.

Toute la famille céda à un fou rire réconfortant. Puis, les trois filles prirent le temps de savourer les bons biscuits fondants, saupoudrés de granules de sucre. La naïveté de la jeune enfant avait su désamorcer la tension. Reynald prit place dans sa berceuse à coussins, un breuvage chaud entre les mains. Il mentionna à sa progéniture que le cousin Denis avait succombé à un diabète mal contrôlé. À la suite de quoi il fit un signe de tête à sa femme afin qu'elle poursuive la

grande annonce. Elle lui parut nerveuse. Après s'être essuyé les doigts sur son tablier, elle plongeait :

— La plus proche parente de matante Anna... c'est rendu moi.

Raquel lança un vif coup d'œil à Olivia, tandis que Béa jouait à la poupée sur le divan. La cadette ne semblait plus concernée par la discussion en cours. Perspicace comme dix, Raquel saisit alors les sous-entendus de la déclaration de sa mère. Et elle comprit aussi que sa grande sœur était déjà au courant, à l'expression que celle-ci avait. Maintenant assise au bout de son siège, Raquel dressa l'échine. On aurait dit qu'elle venait d'être fouettée. L'insulte se lisait par la rougeur de ses pommettes bronzées.

— Tout le monde le sait sauf moi ?

— Non, gronda le père. On vous fait une annonce officielle maintenant. Même Olivia connaît pas notre décision finale.

Olivia haussa les épaules pour prouver qu'il disait vrai. Tout comme sa sœur, elle était à la merci de l'incertitude et de l'attente.

— La maison nous revient de droit, dit le paternel.

— Et gratuitement, insista son épouse.

— Une nouvelle maison ? chantonna Béa. Youpi !

— Calme-toi un peu le «youpi», la tempéra Olivia tout en se tournant vers son père. Elle se trouve dans quel coin, cette maison-là ? Plus vers Québec ou plus vers Charlevoix ?

Elle venait de nommer les deux destinations opposées, mais les plus rapprochées de leur village actuel, soit Saint-Ferréol sur la Côte-de-Beaupré. Olivia n'avait franchement aucune idée de la localisation de la propriété, puisqu'elle n'avait jamais pris connaissance du dos de la lettre du notaire. Lorsqu'elle vit ses parents se dévisager, elle comprit toute la futilité de sa question. Et elle craignit le pire : le Labrador, la Chine ou toute autre absurdité du genre.

— Matante Anna habitait la paroisse de Saint-Éleuthère, aux abords du lac Pohénégamook.

— Pohénéga-quoi? réagit Raquel.

— Gamook, répéta Béa de sa mignonne voix d'enfant.

Le silence retomba sur la pièce telle une tonne de briques. Pendant que les filles réalisaient peu à peu qu'elles allaient bientôt perdre leur quotidien, leurs racines et leurs amitiés, Reynald élaborait mentalement une façon d'annoncer à ses patrons et à ses confrères de travail qu'il les quitterait pour de bon. Le lac Pohénégamook l'appelait, à des kilomètres et des kilomètres de là...

Au soleil levant, il se rendit tout droit à la Scierie Dion et Frères. Comme tous les matins depuis vingt ans, il inséra sa carte de temps dans la machine que les hommes surnommaient « *slot de la clock* ». Tout en se dirigeant vers sa scie industrielle, il repensa à la gamme d'émotions par laquelle étaient passées ses filles. Il était bien conscient que ce grand déménagement dans le Bas-Saint-Laurent, plus précisément dans le Témiscouata, leur était tombé dessus comme une véritable bombe. Il en ressentait l'impact, lui aussi. Mais

une certitude amoindrissait le bouleversement : cette grande maison gratuite, additionnée à la vente de leur présente bicoque, leur assurerait un hiver et un printemps plus doux que ceux qu'ils avaient connus par le passé. D'autant plus que des rumeurs couraient au sujet de Dion et Frères. Des rumeurs d'achat par des Européens et de relocalisation subséquente. Reynald Levasseur n'avait que la pérennité de sa famille en tête. N'ayant qu'un secondaire trois en poche, il n'avait aucun autre choix. C'est donc poussé par l'instinct de survie, mais avec un regret certain, qu'il frappa à la porte de son supérieur immédiat.

— Entrez ! Mon bureau est toujours ouvert.

Reynald sourit derrière son imposante moustache. Son supérieur était jeune, mais raisonnable et chaleureux comme un vieux de la vieille. Romain Renaud était un «maudit bon gars», comme se plaisait à le répéter Reynald. Il avait vite su s'attirer le respect des ouvriers. Beau jeune homme châtain aux yeux clairs, il avait d'abord fait ses preuves comme bûcheron et draveur sur la rivière Sainte-Anne. Du pain noir, il en avait mangé plus que sa part avant de pouvoir aspirer à un poste en administration. Heureusement, les dirigeants avaient su déceler de bonnes capacités intellectuelles en ce jeune homme natif du coin. Ils lui avaient donné une chance, et Romain ne l'avait pas laissé s'échapper. Il l'avait saisie de main ferme et il s'était vite fait accepter des gars de *shop*. Le vieux Reynald Levasseur l'avait adopté dès le premier jour. Il avait en quelque sorte retrouvé en son supérieur le fils qu'il avait perdu à la suite d'une violente pneumonie et Romain avait retrouvé en son subalterne la bienveillance

d'un père disparu. L'affection était mutuelle et ne serait pas, de part et d'autre, abandonnée de gaieté de cœur.

— Hé, bon matin, mon Reynald! Veux-tu un café, il m'en reste pour une pleine tasse?

Reynald refusa d'un geste de la main. Il avait la mine basse. Romain fronça les sourcils. Il n'avait jamais vu son père par procuration avec un tel air de dépit. Romain écouta son récit, de plus en plus désolé au fur et à mesure que des détails s'ajoutaient.

— Tu pars dans *une* semaine? répéta Romain, comme pour y croire davantage.

— Faut que j'y aille avant les filles, précisa l'homme. Je vais être responsable de toutes les rénovations, en plus d'essayer de me décrocher des heures dans une des *shops* de bois là-bas... Faut que je réussisse tout ça avant que le frette arrive.

Romain était attristé, c'était évident. Il s'apprêtait à perdre non seulement un fidèle employé, mais aussi une figure paternelle. Il le considéra avec émotion, sans toutefois verser une seule larme. Ce n'était pas chose courante entre hommes. Il se contenta de soupirer, les deux mains arrêtées sur la nuque. Reynald se releva de son siège. Romain l'imita. Le plus vieux des deux fit semblant de tousser pour chasser son embarras. Puis, il offrit une poignée de main au jeune homme, juste avant de laisser tomber sa fierté machiste afin de le serrer dans ses bras.

— Bon, faudrait ben que j'aille travailler pour vrai, dit Reynald en reniflant.

Romain lui adressa un sourire déjà nostalgique tout en le regardant quitter le bureau. Mais au fond de son cœur, il espérait ne pas avoir dit son dernier mot. Un plan finirait bien par s'esquisser dans l'horizon lointain.